

AU BELVÉDÈRE

SES DOIGTS S'ACCROCHENT AU MUR comme le sang se répand par les veines. Ils sont gonflés, variqueux, noueux ; ici maigres et là trop larges. Un rouge riche et dense progresse, menaçant, le long de la pierre blanche. Anton Bruckner compte les feuilles de la vigne vierge depuis le début septembre, lorsqu'il a dû restreindre ses activités sur ordre du bon docteur Richard Heller. La liane n'a cessé de changer de couleur, passant du vert tilleul au jaune safran puis au rouge écarlate tandis que les jours rapetissaient. Elle perd en moyenne vingt feuilles par jour. Compter et décompter, Anton est passé maître en l'art de la mathématique obsessionnelle.

Dans les jambes œdémateuses du vieil homme, le sang a du mal à refluer. Elles sont devenues des poteaux durs. Les chevilles, de douloureuses, sont maintenant insensibles. Lui, le professeur qui courait les rues de Vienne avec une rapidité qui laissait loin derrière ses *Gaudeamus*, ses étudiants du Conservatoire

fanatiques de sa musique, a désormais besoin de longues minutes pour aller de la chaise de repos à sa table de travail où l'attend sa *Neuvième Symphonie*. Les trois premiers mouvements sont à corriger. Peut-être que Gustav Mahler pourrait lui donner son avis. Il a surtout le dernier mouvement à terminer. Tout est là, si épars sur le papier et encore trop enfermé dans sa tête. Il est loin d'en pouvoir resserrer la trame, et encore plus loin de l'*imprimatur*. Il lui reste tant à exprimer...

En octobre, la vigne ampélopsis ne pousse plus. Arrivée à maturité, elle multiplie les couleurs et commence à se séparer de sa vêtue. Puis, aux premières gelées, le nombre de feuilles qui se détachent augmente. Les bourrasques du vent d'automne les arrachent par poignées. Les becs nerveux et les ailes frénétiques des étourneaux achèvent d'éliminer les dernières afin de mieux pouvoir grappiller les fruits. Les doigts noirs attendront le printemps pour s'emplir de sève nouvelle et ramper toujours plus loin, jusqu'à recouvrir toute la bâtisse si le jardinier n'y prend garde.

Les artistes de la Vienne Art nouveau, celle des élèves de Bruckner, hérauts du *Jugendstil*, voient dans cette vigne l'incarnation du désir, envahissant, coriace, éternel. Les pampres de Bacchus sont leur *Ver sacrum*, leur printemps sacré. Hier encore le secrétaire d'Anton,

le jeune étudiant Meißner, lui décrivait le palais de la Sécession que Joseph Maria Olbrich est en train de construire sur le boulevard circulaire, le *Ring*. L'architecte a prévu de faire pousser un même ampélopsis le long des murs et de couronner son édifice d'un treillis de vigne d'or. Cette couleur solaire surlignera la devise prévue au-dessus du portail : À CHAQUE ÂGE SON ART, À CHAQUE ART SA LIBERTÉ. Mais Anton doute de voir le printemps 1897. Si seulement il pouvait vivre la Noël qui approche, sa fête préférée.

« C'est votre cœur, mon pauvre ami. Il est bien fatigué. Et je n'y puis rien. Une nouvelle cure d'eaux froides vous tuerait tout aussi bien, lui avait dit le docteur Heller.

– Pas d'autre issue que la mort ? Soit ! Qu'il en soit ainsi », lui a répondu Anton, stoïque, voire soulagé.

La camarde le guette depuis l'anniversaire de ses soixante-dix ans, marqué par une alerte sévère. Il s'était rempli d'eau comme une outre, gonflant peu à peu, ne pouvant plus se mouvoir. On lui avait appliqué ventouses et sangsues. Cette thérapie par la succion l'avait un peu requinqué.

Le mal actuel est le contraire de l'hydropisie survenue alors. À présent, il se dessèche comme une momie, sauf des jambes, éléphantiques.

Il ne s'en inquiète plus.

« Seigneur, si Tu en as décidé ainsi, alors fais de moi selon Ta volonté. » Pourtant Anton ne veut pas tout céder. « Laisse-moi au moins achever ce que j'ai commencé, Seigneur... Cet après-midi, je voudrais que Tu m'accordes de pouvoir rafistoler trente mesures. Trente sur les six cent cinquante-trois que j'envisage, est-ce trop demander ? Tu sais que cette œuvre sera la Tienne. Tu es mon Créateur et Tu m'as fait Ton transcritteur. Sinon, pourquoi m'aurais-Tu accordé ce don, mon fardeau ? »

Les phalanges squelettiques tapotent l'accoudoir de la chaise longue tiédie par le soleil automnal. Ses os, contre le bois, comptent et recomptent. Ils inscrivent le temps sur une portée imaginaire, noircissant les parties de contrebasse qui formeront l'assise des premières minutes ; calculant l'arithmétique des triolets, rythmes pairs ou impairs. Ses ongles égrènent les notes comme les perles du chapelet qui ne quitte jamais sa poche ; comme les *Gulden* et les *Thalers* qu'il a soupesés toute sa vie, un par un, ayant toujours craint de manquer d'argent depuis ses années d'humble instituteur de campagne.

À présent, en cet automne de sa vie, il ne manque de rien. L'empereur François-Joseph lui a octroyé le

Kustodenstöckel, la conciergerie du palais du Belvédère, coquette dépendance de plain-pied, en vis-à-vis de la chapelle. Ce rococo de bonbonnière domine tout Vienne. Il y a là des pièces d'eau, des jardins à la française, et partout le souvenir du prince Eugène de Savoie, le bras armé de l'Empire austro-hongrois, une gloire de l'Autriche comme Bruckner l'est devenu.

À heures fixes, un *ré* vibrant sonne au clocher de l'école proche. « Le temps va changer », dit Frau Kathi venue retaper les oreillers. Anton lui fait signe de relever un peu le dossier. Trop allongé, il s'étouffe. Kathi Kachelmayer, à son service depuis vingt-six ans, soulève le plaid de laine de Styrie pour voir si le maître ne se serait pas souillé. Ce ne serait pas une mauvaise chose, Anton n'allant plus à la selle depuis une semaine. Mais cette partie-là de la machine semble bien avoir interrompu son mouvement naturel. « Pas bon, marmonne-t-elle, pas bon... » Bruckner n'est plus que cette main qui compte les mesures et les coups de la cloche.

Enfermé en lui-même, il ne répond pas à sa fidèle servante. Lui aussi a senti le temps changer. Son oreille ne l'a jamais trompé. Le *ré* n'est plus juste, il a baissé d'un demi-ton. « Est-ce un *ré* bémol ou un *do* dièse ? » interroge la voix du professeur d'harmonie, toujours

bien vif au tréfonds de ce corps en perdition. Bruckner s'adresse à une classe invisible embusquée dans la vigne écarlate. Il reprend ses cours. « Cela dépend du contexte et de la gamme que l'on choisit. On peut être optimiste et choisir le mode majeur, la joie et la clarté ; ou bien le mode mineur, la mélancolie et l'ombre. Jeune Wolf, qu'en dites-vous ? Venez au tableau, s'il vous plaît. »

Soudain, le vent tourne et la cloche réintègre une joyeuse tonalité. Il se produit alors une chose inouïe. Anton voit venir à lui les sons de la cloche, il en devine les nappes agrégées autour du battant. Elles vibrent dans la robe d'airain, s'écoulent en cascade par les abat-sons du campanile, courent sous les préaux de l'école, rassemblant les élèves et rebondissant au travers des jardins. Le métal donne une note identique mais pesée et repesée par l'hygrométrie et les caprices du vent. L'âme du son lui est révélée, comme s'il pouvait voir la disposition moléculaire de l'atmosphère, cette invisible alchimie transformant aussi la texture des instruments. Bruckner peut lire le travail du vent. Le souffle retroussant les feuilles de la vigne en apporte la signature visuelle. Son invisibilité n'est plus. Un colosse aux mains fantomatiques emplît l'espace autour de lui.

Bruckner l'organiste connaît ces variations du métal en fonction de l'humidité et de la température. Voilà soixante ans qu'il prend soin des orgues, ces machines à dompter le vent. Tant d'heures gaspillées à devoir s'interrompre pour accorder les tuyaux, à ouvrir ou fermer leurs bouches d'étain, de plomb, de bois ; qu'il pleuve, qu'il gèle, qu'il vente, chassant la dissonance et l'erreur, toujours à la recherche du bon accord, qui tiendra quelques jours seulement. Son compagnon-nage intime avec l'instrument roi lui a fait composer ses œuvres au millimètre, calculant et recalculant la hauteur des sons, les échelles de valeur, les variations rythmiques. Et voilà que le souffle du son lui apparaît dans toute sa sauvagerie et ses couleurs inouïes ; comme si le Créateur s'apprêtait à lui donner le plein jeu de ses secrets. Les poumons oppressés poussent un profond soupir, puis se figent. Alarmée, Frau Kathi craint que cela n'ait été le dernier. Elle se précipite dans la conciergerie pour y chercher un miroir.